

ALICE FERNEY

Dans la guerre

ROMAN

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



«un endroit où aller»

---

DANS LA GUERRE

1914. Dans le vacarme des armes et dans les silences qui l'entrecourent, Jules et Félicité tentent, comme chacun, de s'arrimer à la vie. Dans cette chronique de la désolation, Alice Ferney révèle les parcours secrets de l'amour et de l'innocence. Il se trouve même un chien fidèle, Prince, pour y participer et montrer que les bêtes aussi sont dans la guerre.

Extrait du livre :

*Jules avait refermé la porte derrière lui. Il était resté quelques secondes l'oreille collée au bois, écoutant le silence qui s'était fait dans sa chambre. Il n'entendait rien. Alors seulement il était parti, et la bête soumise, blessée par chaque pas du maître qui s'éloignait, s'était mise à souffrir. Qui a le pouvoir de retenir un soldat ? Pas même la souffrance d'un cœur. Et pas un enfant. Et pas l'amour d'une femme. Que dire de celui dont la détresse sans mots est un silence ?*

*Alors les femmes restèrent seules.*

A. F.

ALICE FERNEY

*Alice Ferney a déjà publié plusieurs romans chez Actes Sud, et notamment obtenu le prix Culture et Bibliothèques pour tous pour son ouvrage Grâce et dénuement.*

#### DU MÊME AUTEUR

*LE VENTRE DE LA FÉE*, Actes Sud, 1993.

*L'ÉLÉGANCE DES VEUVES*, Actes Sud, 1995.

*GRÂCE ET DÉNUEMENT*, Actes Sud, 1997.

*LA CONVERSATION AMOUREUSE*, Actes Sud, 2000.

*LES AUTRES*, Actes Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2003

ISBN 978-2-330-02134-4

ALICE FERNEY

# Dans la guerre

ROMAN

*un endroit où aller*  
*ACTES SUD*



*A la mémoire de ceux qui m'ont précédée,  
qui ont servi la France,  
le colonel Jacques Eugène,  
le colonel Paul Brossollet.*

*A ceux que je précède,  
Julie, Alexis et Guillaume Gavriloff.*





*Parfois, quand je suis seul, j'essaie de revenir en arrière. Mais beaucoup de choses m'échappent, il s'en est trop passé depuis.*

ALEXIS TENDIL,  
télégraphiste au 7<sup>e</sup> régiment  
du génie d'Avignon.

Entretien avec Jacky Durand  
pour *Libération*, 11 novembre 2002.



I

DEUX JOURS D'AOÛT



“**P**AR DÉCRET du président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le *dimanche 2 août 1914*.

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du FASCICULE DE MOBILISATION (pages coloriées placées dans son livret).”

Où l'as-tu mis ce livret ? demanda Félicité. Elle tournait un fricot dans sa cocotte. Je ne savais pas que tu avais un livret. Et continuant de parler toute seule : Et ça dit quoi dans ces pages coloriées ? Le chien Prince se frottait à ses jupes. L'odeur de graisserons

fondus lui flattait l'appétit, pourtant il avait la queue basse. Félicité le caressa. Il est comme une âme en peine, dit-elle, il sent bien que quelque chose ne va pas. Ah ! Dieu que c'est drôle les bêtes. Il ne faudrait pas les croire sottes ! Elle savait que, disant cela, elle faisait plaisir à son mari. Et c'était bien ce qu'elle voulait. Prince ! couché, dit Jules. Il avait une intonation calme et douce. La fermeté était là-dedans une évidence tranquille. Cette voix portait un commandement naturel. Une manière de révérence coucha par terre le grand colley, la tête posée entre les pattes. Obéir ne tarissait pas son inquiétude, il restait posté dans son attention, surveillant chacun des gestes de l'homme qui ordonnait. Ses yeux roulaient aussi vers Félicité. Celle qui appartenait au maître lui semblait plus agitée et fiévreuse qu'à l'habitude. Celui-là, dit Félicité en pointant l'index vers Prince, il en mourra ; aussi sûr que moi je t'attendrai, lui se languira. Le chien baissait ses oreilles, et l'on pouvait penser, le voyant ainsi faire, qu'il avait tout compris de cette prédiction funeste. Jules s'agenouilla. Tu as un cœur trop fidèle ? murmura-t-il en lui grattant le poitrail. Prince eut un gémissement. Tu es inquiet ! murmura Jules, tendre et compréhensif. Puis, laissant là l'animal : Va donc rentrer tes canards, dit-il à sa femme. Le tocsin lui frappait les nerfs et il expliqua : Dans ce vacarme, ils prendront peur et s'égailleront partout. Félicité quitta la pièce pour faire ce que demandait son mari. Tu es pâle,

dit Jules en l'attrapant par le bras. Tu te fais des idées, dit-elle. Puis elle avoua : C'est que tu l'es toi-même ! Elle s'efforçait de sourire mais ses yeux brillaient d'un petit plein de larmes. Je suis pâle ? s'étonna-t-il. Seulement au-dehors ! dit-il, feignant de plaisanter. Félicité hocha la tête : dans l'unisson de l'amour, Jules ne pouvait cacher la blessure de son cœur. Il vit bien qu'elle connaissait sa pâleur. Aussi se résolut-il à confier ce qu'il ruminait, grave, pris dans une brusque nostalgie de la vie paisible. Vois-tu, ma douce, certains sont joyeux. Je les ai vus se griser devant l'ordre de mobilisation. Peux-tu le croire ? Ils consentaient. Ils sont prêts pour la revanche. Alors ils s'élanceront, avec leur stupide allégresse. Bel et bien ! fit-il plein d'incompréhension. Les plus jeunes gars, tu penses, ils se croient devenus des hommes. Pauvres gosses ! Et moi au milieu de tout ça ? Moi ! la vie m'a déjà posé. Je ne suis pas assez jeune pour être heureux de partir. Et j'ai à faire ici, tant de besogne qui a besoin de moi. J'ai ce beau morceau de femme. (Il entoura Félicité de ses deux bras.) Et mon garçon au berceau. Et un chien pour marcher dans la forêt. Il énumérait ce qui s'unissait en lui. Félicité cacha son visage dans son tablier. Tais-toi, fit-elle, tais-toi, ne dis rien, ne dis rien. Mais il s'emportait tout seul : Alors voilà qu'on enterre notre vie sans rien nous demander. On sonne ! La guerre ! La guerre ! Aux armes ! Accourez, les gens ! Priez ! Priez pour la paix qu'on assassine. C'est ça les cloches ! Jules

ne parlait plus qu'à son chien. Il entendait caqueter dans la cour autour de Félicité. Elle s'était enfuie devant les mots mis sur les choses. Oui, répéta-t-il, c'est ça les cloches, c'est la fin de tout notre monde. Prince écoutait cette voix aimée. Quoi de plus bête et bruyant qu'une cloche qui appelle les hommes ? lui disait Jules. Moi aussi je suis inquiet, nous n'y pouvons rien, voilà notre misère du jour ! Seigneur ! soupira-t-il en se relevant. Puis il entreprit de trouver son livret dans le tiroir du vaisselier où il l'avait rangé.

A toute volée, les cloches frappaient la campagne béate dans la chaleur d'août. Elles flagellaient le silence, éclipsaient toutes les chansons qui le traversent. La forêt crépitait sous le soleil, une poulie grinçait, un berger criait, quatre roues de charrette crissaient sur les graviers, le troupeau des oies promenait ses cacardements, la jeune mère rabrouait son enfant, mais les cloches couvraient les murmures de ce moment... La rumeur travailleuse des outils qui cognent s'était suspendue. Qui s'était imaginé en paix dans la lande ? Les bergers ? Les bûcherons ? Ils avaient beau se tenir seuls sous le ciel bleu qui couvrait son orage vespéral, ils ne l'étaient pas. Une partie de leur vie serait avalée par une autre. Le tocsin alarmait tous les replis de la terre. Les tambours des gardes roulaient sur les chemins. Pas un abri n'était hors de portée. Le pays était cerné. Les hommes devenaient captifs. Déjà ils n'étaient plus les



mêmes. Ils se cherchaient, attroupés pour marcher vers les villages, à peine moins bruyants que les corniauds en bande qui aboyaient autour des églises. Les hommes avaient besoin de parler, même si cela ne changeait rien à l'histoire. Avaient-ils jamais eu conscience qu'ils ne s'appartenaient pas ? Ils étaient un bien de l'Etat, soumis à son gouvernement. Le découvrir devant une affiche pouvait bien vous mettre la tête à l'envers. Et cependant ils ne faisaient que se répéter, dans l'écho immense que leurs fièvres se donnaient les unes aux autres, et qui faisaient d'eux des pantins agités par les lointains soubresauts de la main toute-puissante : la France. Sapristi de sapristi ! Beaucoup parlaient le patois local et ne lisaient pas le français. Diu vivant ! Oh hilh dou diable ! Ils appelaient Dieu et diable sans même y penser. On voyait leurs bras se lever en l'air, leurs casquettes aller et venir de la tête à la main dans un geste alterné de révolte et de résignation. Cré Diu ! Une fine brise enveloppait leurs palabres. Les nerveux et les silencieux, les joyeux, les contestataires, et ceux qui étaient complètement perdus, ils se poussaient de l'épaule pour lire une fois encore l'affiche, et même, pour certains, regarder de près les cachets des ministres, celui de la Guerre et celui de la Marine. Ils se rassuraient les uns les autres : Qu'anerà viste ! Oui, tout irait très vite ! Sûrs de la France, ils ranimaient l'esprit de vengeance. Au qui l'i faï, faï l'i ! Puis les groupes se

dispersaient, chacun rentrait passer le dernier moment parmi les siens. Un pot aus mainatges ! Un baiser aux enfants, tous le feraient. Le soleil avait allumé un jour radieux. Ce début d'août flamboyant, c'était encore le plein été. Les cimes répercutaient leurs craquements. On entendait éclater les pignes sèches. Sous la toiture des arbres, le tapis d'aiguilles grillait. Des écureuils se pourchassaient sur les grands troncs. Des centaines d'oiseaux menaient leur train habituel. Au cœur de la forêt les faons s'émançaient. On les surprenait à gambader sans leur mère. De grosses carpes barbues nageaient à la surface des étangs. Leurs silhouettes noires glissaient en bancs dans l'eau verte. C'était peut-être le plus incroyable pour les gardes champêtres ce jour-là : que la nature autour d'eux fût semblable à celle qu'ils connaissaient, ignorante et sourde au message qu'ils s'en allaient porter, des mots qu'ils n'avaient jamais prononcés et qu'ils ne liraient pas deux fois, parce qu'il fallait compter avec ce qu'il adviendrait d'eux tous. Le dais parfait du ciel couvrant l'alternance de forêt et de champs de maïs allait un peu plus loin jusqu'à la côte offrir sa profondeur au bleu de l'océan. L'immense plage était rendue au seul grondement des vagues. L'insolente liberté de la nature, son indépendance radicale, chaque nuage d'écume en était la tourbillonnante expression, qui démentait le pacte que l'homme essayait de passer avec le monde. La guerre ne concernait-elle vraiment que les hommes ? pensait Jules.

Que se passera-t-il ? dit Félicité revenue dans la cuisine. Elle se lava les mains avec un gros morceau de savon brun, puis s'essuya dans son tablier, regardant son mari dont elle attendait une réponse. Comme elle l'aimait à cet instant ! Non pas qu'elle ne l'eût pas su jusqu'à ce jour, mais elle en prenait la parfaite mesure rien qu'à le savoir sur le départ. Allait-il vraiment partir ? Qui avait le pouvoir de lui retirer cet amour ? s'étonnait-elle. Que se passera-t-il ? répéta Félicité ; sa voix trahissait une grandissante angoisse. Tu ne dis plus rien ? dit-elle à son mari, tendre malgré le sentiment d'égarement, songeant à ce mauvais jour avec une incrédulité de femme vivante. Jules réfléchissait, tripotant son livret (qu'il avait trouvé dans le tiroir sous les belles piles de linge que faisait Félicité). Il n'avait jamais qu'imaginé la guerre et n'aurait su faire davantage ce jour-là. Mais puisqu'il était un homme, il lui vint l'idée de la résumer de cette façon : les hommes partiront et tous ne reviendront pas. C'était dire l'essentiel. Sans prendre garde à son épouse, il assimilait tout de go la guerre à la mort. Félicité se mit à pleurer. Elle avait toujours été très émotive. Elle faisait pourtant des efforts ! D'ailleurs elle sécha vite ses larmes avec le bas de son tablier. Alors toi, dit-elle reprenant du poil, tu dois promettre de revenir. Si je peux, tu te doutes bien..., dit-il. Mais elle avait justement l'air de douter. Ne fais pas plus qu'il faut, dit-elle. Promets-moi que tu n'essaieras pas d'être un héros. Jure ! dit-elle. J'essaierai

pas, murmura Jules. Mais c'était beaucoup demander. Qui voudrait partir pour n'être que l'ombre d'un combattant ? Quel homme serait-il là-bas dans l'épreuve ? Jules pensait avec raison qu'il l'ignorait. Et il pouvait même sentir en lui la peur de sa peur. Les exhortations de sa femme à la prudence réveillaient en lui cette hantise : découvrir le flanchard qu'on est. Jules Chabredoux est un poltron. Oh ! les gars ! regardez le poltron qui fait dans son froc ! Jules frémissait à l'idée qu'une telle scène pût se produire. Comment ça fait le moment de la bataille ? demandait Félicité. Elle voulait savoir ce qu'allaient vivre les soldats. Au moins être capable de se représenter quelque chose. Est-ce qu'on réfléchit parfois à ce que c'est d'attendre sans rien comprendre ? dit-elle à son mari. Et comme il ne répondait pas, elle dit : Tu as déjà d'autres choses à penser ! Dieu, les femmes, comme on est seules ! Jules serra son épouse dans ses bras. Il entrevoyait la difficulté de rester hors de l'action. Mais que fallait-il souhaiter aux femmes ? Si leurs yeux voyaient la guerre, pensait-il, que feraient-elles ? Est-ce qu'elles ne tourneraient pas folles ? ! J'ai pas déjà commencé de t'attendre et vois comme je suis ! dit Félicité. Elle riait de se sentir si pleurnicharde. Ça va aller maintenant, dit-elle. Elle passa sa main sur la joue de son mari. Tu es si calme ! Elle l'avait toujours admiré pour ce tempérament qu'il avait. Silencieux. A l'écoute du monde, ouvert comme une fenêtre à toutes ses beautés. A côté de

cette présence épanouie qu'il était, elle se sentait une servante qui se débat ! Une femme, prise dans la réalisation des choses, emportée dans les tâches qui reviennent et qui valent si peu... Quand elle le lui disait, je ne te mérite pas, tu es si sage, il tombait d'étonnement : c'était elle la fée qui enchantait le monde, qui donnait à chaque jour sa lumière et son pain. Dans les couples qui s'aiment, chaque époux s'émerveille ainsi de ce que réussit l'autre. Comment fais-tu pour rester calme ? répéta Félicité. Ce fut le moment que choisit sa belle-mère pour redescendre du verger. Son deuxième fils, Petit-Louis, l'accompagnait. Il portait le panier comme l'aurait fait un galant. A dix-sept ans, frêle et réservé, il n'avait pas encore l'audace d'exister devant sa mère. Julia l'asservissait volontiers. Comment je vais faire sans toi ? demandait piteusement Félicité à son mari. Mais Jules n'eut pas le temps de dire un mot. Tu feras comme les autres ! lançait déjà sa mère qui avait l'ouïe fine. Tu pleureras pas longtemps le soir dans ton lit parce que tu tomberas comme un mort. Tu auras jamais tant travaillé ! Y aura plus d'homme à commander ! Et tu seras toujours moins à plaindre que nos gars ! Faites voir les prunes, dit Jules à sa mère pour interrompre cette diatribe. Elles sont pleines de vers, dit-elle. Et elle en donna une à manger au chien qui lui faisait fête. Petit-Louis tenait le panier haut, Jules retournait sa main dans les prunes. Oui, fit Julia en regardant sa bru, c'est ça la

guerre pour les épouses : être à la maison à la fois un homme et une femme, le père et la mère.

## 2

Le chien Prince n'avait pas ses trois ans. Mais il avait tant écouté son maître qu'il n'était déjà plus un écervelé de jeune chien. La sagesse s'était imprimée en lui, exaltée même par la gaieté simple propre à sa race. Jules n'en était pas étonné. Il ne cessait pas de parler aux bêtes. Elles étaient peut-être muettes mais sûrement pas sourdes, disait-il à ceux qui se moquaient. Il avait toujours cru aux pouvoirs secrets des mots. La parole transformait le monde. Un arbrisseau grandissait mieux si on venait le voir, le toucher, et lui causer. Jules l'avait vu de ses propres yeux : un arbre privé d'eau qui entendait et faisait un effort pour lancer ses pousses et ses racines. Oui, c'était cela qui se passait autour de l'homme : quelque chose se trouvait dit et plus personne n'était jamais pareil. L'homme était le responsable de la parole. Voilà pourquoi il fallait prendre garde à bien parler, pensait Jules. Le silence des bêtes lui semblait une promesse. N'avaient-elles pas été créées pour entendre, aux aguets des bruits du monde ? Elles savaient par nature se taire et écouter, ce qui n'était justement pas le cas

des hommes. Auprès de ses congénères, Jules devenait moins causant. En somme, il parlait à ceux qui écoutaient et écoutait ceux qui parlaient. Quand ses parents le surnommèrent “le bête”, il n’avait pas atteint l’âge de raison. Déjà il commandait ses sœurs sans élever la voix, calmait les oies et les chiens quand venait un visiteur, propriétaire attentif d’un monde naturel dont il éprouvait, dans son impétuosité enfantine, toute la perfection. Sa mère observait ce manège de paroles déplacées, un brin fascinée par ce petit-là, et emportée par la colère s’il ne répondait pas à ses questions. Oui il avait assez mangé, non il n’avait pas mal au ventre, oui il resterait tranquille à l’école, évidemment qu’il écoutait le maître. Parler au chien et ne pas dire à sa mère ! s’écriait Julia, empoignant son fils pour lui arracher les mots de la bouche. Mais au fond d’elle-même elle exultait : ce garçon était taillé pour la ferme.

Cette connivence de Jules avec les animaux était un don, mais il avait modelé peu à peu l’harmonie de ses tonalités. Il avait affermi en lui ses manifestations. Là où Jules était né, la chaleur du corps des bêtes était accessible à chaque instant d’un jour. Depuis sa première enfance, les sensations vitales mêlaient pour lui l’humain et l’animal : douceur et rugosité des toisons, souffle chaud des chevaux, dureté dangereuse des sabots, humidité des museaux, seins moelleux de sa mère, grandes mains rêches de son père, cacardement des oies... L’homme ne régnait

pas sur les bêtes, il partageait le monde avec elles. Jules était l'incarnation de ce lien ancestral. Pétri par la nature, enchanté dans sa splendeur bruissante, grandi et gaillard grâce à elle, il faisait aux animaux la grâce de son humanité. Il murmurait de petites flatteries à l'oreille des vaches, sifflotait des chansons aux veaux sous leurs mères et parlait aux taureaux comme à des hommes. Mais c'était à son chien qu'il racontait la vie : il lui en faisait l'explication et le commentaire. Il s'en émerveillait à voix haute : comme la terre valait d'être vue et chaque jour d'être vécu ! Comme un chien avait raison d'aimer folâtrer ! L'océan tonitruant, la bande claire du sable à perte de vue, l'air chaud à vous couper le souffle, la lande semée de tintements, cette maestria du monde était le don de Dieu à tous les yeux capables d'admirer. Regarde ! disait le maître à son chien. Jules était de ces hommes éblouis qui aiment la vie jusque chez les bêtes.

Un animal ainsi construit par la voix d'un homme était exceptionnel, car les hommes ne s'appesantissent pas sur les intelligences muettes. Prince avait sculpté son être silencieux autour de la parole du maître. Il en comprenait le sens et les nuances, la lettre et l'esprit, les causes et les suites. Et puisqu'il retenait fort bien ce qu'il avait compris une fois, il se trouvait capable de prévoir les conséquences de ses actes. Auprès d'un maître ordinaire, la quête d'un plaisir aurait pu l'amener parfois à désobéir. Et il en aurait supporté



le châtement logique. N'étant pas dépourvu lui-même de désirs et d'appétits, plaie ou mécontenter aurait été pour lui un arbitrage. Mais il voulait par-dessus tout satisfaire Jules, et il agissait comme s'il avait conscience de ce qui était bon ou mauvais. On a tort de croire les bêtes sans discernement. C'est plutôt qu'elles ont rarement la chance de dépasser les rudiments de l'éducation.

Mais serait-il juste d'attendre de celui qu'on éduque les vertus que l'on ne possède pas soi-même ? Jules était un éducateur parfait parce qu'il était un homme de bien. Sa communion avec le monde naturel avait haussé en lui le sens de l'humanité : sous les yeux des bêtes, les hommes se devaient de donner la meilleure image d'eux-mêmes. Voilà ce que Jules pensait. Les bêtes n'étaient-elles pas devenues muettes devant le spectacle que nous leur offrons ? Oui, se disait-il parfois, elles avaient peut-être été saisies d'horreur, de honte, ou de crainte. Il n'avait pas oublié son catéchisme. Dieu créa les grands poissons et les oiseaux ailés, le bétail, les reptiles et les animaux terrestres. Et si le serpent avait parlé à Eve, c'était bien qu'avant le premier péché, les animaux articulaient un langage compréhensible à toutes les créatures divines. Jules voulait être digne de ces silences qui de partout l'épiaient. Prince avait donc découvert le monde auprès d'un homme qui cherchait la plus belle manière de se tenir dans la vie. Il s'était civilisé selon les meilleures

consignes humaines : la parole plutôt que la violence, l'émerveillement et la gratitude devant la vie, la justice et l'équité plutôt que l'exercice de la force, la vertu en chaque action et, mieux encore, l'amour du prochain. On aura compris que Jules était un pur produit de la terre, de l'école et de l'Eglise : il était ingénieux et travailleur, parlait le français et respectait les livres, aimait Dieu et sa famille sans se payer de mots. Si sa mère n'avait pas fait semblant d'en mourir, Jules aurait été instituteur. Au lieu de cela il était devenu le maître de ses terres et sa mère avait par cet enchantement recouvré toute sa santé. La mère aimait la terre plus que sa vie, voilà ce que Jules avait conclu de l'aventure qui l'avait orienté. Prince quant à lui aimait ce maître avec passion et aveuglement. Il étendait cet amour à tout ce qui plaisait au maître. Ainsi en allait-il de Félicité et de Julia. Et plus tard du bébé Antoine qui naquit l'été de 1912.

Un dressage si insistant n'avait pas tué l'instinct de Prince. Sans doute l'instinct ne peut-il qu'être apaisé, ou masqué. Il peut aussi être haussé dans le déploiement complet des dons naturels à qui le maître trouve une utilité. L'éducation digne de ce nom atténue les bêtises nées de la spontanéité, elle police les formes primaires de l'agressivité, elle n'est pas un outrage fait à la nature. Plutôt un hommage. Ainsi Prince surpassait-il son maître dans les domaines où la création l'avait comblé. Son ouïe était fine et sa vue

excellente. Son odorat lui ouvrait cette vie secrète des bêtes dont les hommes sont privés. Il n'avait perdu aucune des qualités de sa race. Courageux et rapide, fort et vif, par nature prudent et modéré, il se montrait capable d'attraper une volaille fuyarde dans sa gueule sans oublier qu'il était interdit de la blesser. Prince se révélait à la fois doué et éduqué. Jules n'avait le plus souvent qu'à le féliciter. Il le faisait avec la fierté d'un dresseur. Le chien se mettait alors debout sur ses pattes arrière et venait appuyer son museau dans le cou de Jules. De ses ancêtres écossais qui ont modelé la belle famille des colleys, il avait conservé la grande stature. Il était très haut sur pattes et sa démarche dansante surprenait chez un chien. On le trouvait presque trop élégant.

Aussi loin que remontaient les souvenirs de Jules, il y avait eu un chien dans sa vie, mais Prince était le plus beau qu'il eût jamais possédé. Il se l'était spontanément collé aux talons, car la beauté et la grâce sont des compagnes qui agrémentent la vie, et Prince possédait ces deux qualités. Son pelage clair, abondant et comme naturellement peigné, sa jolie tête longue, une humanité de son regard, sa stature et sa souplesse, tout en lui concourait à l'harmonie des lignes et des mouvements. Aucun sang étranger n'avait abâtardi cet ensemble. Des chiens colleys, il avait l'intelligence et la douceur. Il en faisait don à la famille du maître, membre à part entière de cette constellation amoureuse,

résolu à y tenir sa place. Son silence était moins inscrutable que bien des bavardages. Ses yeux, ses oreilles, la posture de son corps, ses jappements et couinements donnaient à Jules toutes les réponses. Prince était le compagnon le plus délicat qu'on pût imaginer. Il n'était jamais lassé de l'autre. Mieux, il en avait une curiosité joyeuse. Puisque son intuition l'amenait à devancer l'expression des choses, il se montrait plus subtil que beaucoup d'hommes. Jules admirait qu'il eût ce talent. Recevoir de Prince, comme de Félicité ou d'Antoine, plus qu'il n'en avait attendu était un plaisir que personne ne lui offrait si souvent. Au point que Jules se demandait si les hommes entre eux n'attendaient tout simplement pas trop les uns des autres.

Jules et Prince formaient un couple. Dans le cœur du maître se nouaient deux liens, ces deux épanouissements du monde, celui que les hommes tissent avec les femmes, celui qu'ils instaurent avec les bêtes. L'équilibre de leur échange s'ordonnait dans le travail et dans l'amour, mystérieusement, créant d'irréremédiables dépendances que la guerre venait souligner : privé de Jules, Prince mourrait, tandis que Félicité vivrait, elle l'avait dit. En faisant naître en lui un grand sentiment, Jules avait donné à Prince une vie qui ne savait plus se passer des hommes. Il n'y a pas de chien sans maître. Jules était de surcroît une autorité vénérée. La guerre et la chance n'allaient pas tarder à lui faire connaître

---

qu'il avait l'étoffe naturelle de ceux qu'on appelle les maîtres-chiens.

## 3

Dans le champ où dormaient les taureaux blancs, comme des rochers laiteux dans l'herbe, Jules parla à Prince. Il lui parla de la guerre. C'était aussi converser avec lui-même, faire aller sa pensée autour de ce basculement soudain qui venait bouleverser sa vie. Était-il d'ailleurs si soudain, ce grand coup de tonnerre ? songeait Jules. Le cliquetis des armes avait commencé de se faire entendre en Europe depuis le début de l'été. Ne l'avait-il pas compris ? Avaient-ils tous cru que le pays des Landes était loin et protégé du monde ? Lorsque l'avenir s'assombrit, nous fermons les yeux, pensait le Landais, mais nos yeux clos n'ont pas le pouvoir de changer l'avenir. Fallait-il regretter de n'avoir pas voulu voir ? Fallait-il déplorer que la terre qu'il foulait appartînt au monde qui s'élançait dans la bataille ?

C'est un empereur qui veut la guerre, disait Jules à son chien. Nous n'y pouvons rien toi et moi. Les yeux de Prince étaient lourds de tristesse parce que ceux de Jules en étaient pleins. L'inquiétude donnait à l'animal des tressaillements que seule l'attention prêtée aux paroles humaines contribuait à contenir.